

CONTRE LE PEUPLE... TOUT CONTRE

Pour Claude Arnaud, Céline n'est pas révolutionnaire mais populiste. C'est un voyeur que la misère fait jouir.

Illustration François Olislaeger pour Transfuge

A

VANT DE SERVIR en solitaire le Diable, Céline a longuement vécu parmi les hommes. Il fut de ces écrivains qui se confrontent au réel, sur le terrain, au sortir de la Première Guerre mondiale, dans une Europe hantée par le retour de l'horreur, en rêvant d'en

ramener un roman *bigger than life*.

Malraux en France et Malaparte en Italie. Von Salomon et Alfred Döblin en Allemagne – Drieu aussi bien. Tout comme Dos Passos dans une Amérique laminée par la crise, ou Steinbeck, avec ses plus faibles moyens.

La plupart entretinrent un rapport électif avec le peuple (Drieu excepté). Partis mesurer sa souffrance, du sang des tranchées à la poussière des corons, ils s'engagèrent à leur retour à lui servir de haut-parleur, à transcrire ses désirs, à deviner son inconscient. La singularité de Céline fut d'avoir l'intuition qu'il ne fallait pas parler de lui avec la langue des avant-gardistes à lunettes (Pound), des exaltés à la grande mèche (Malraux), des raffinés que tout dégoûte (Drieu), mais en écrivant *peuple*, en pensant *peuple*, en jurant *peuple*, comme si ce dernier tenait la plume. Tel Rabelais quatre siècles plus tôt, ou Jehan Rictus une génération avant lui (« *Merd ! Vlà l'Hiver et ses dur'lés, / Vlà l' moment de n' pas s' mettre à poils / Vlà qu' ceuss' qui tienn'nt la queue d' la poêle / Dans l' Midi vont s' carapater !* » dans *Les Soliloques du pauvre*), Céline utilise le sabir des sans-voix pour les faire entendre.

Mais ce peuple qu'il put ausculter dans son cabinet médical de Clichy, puis qu'il imagina trimant dans l'enfer climatisé des usines Ford (son séjour à Detroit fut très bref), l'a-t-il jamais aimé ? Il s'est penché sur lui, c'est vrai, mais c'était pour mieux l'observer se débattre, comme Fabre traquait les insectes – je suis injuste, l'entomologiste adorait ses cancrelats. Il n'espérait pas un instant que la concierge ou l'ouvrier fordien du *Voyage au bout de la nuit* se libèrent de leur dépendance, contrairement aux belles âmes qui, de Romain Rolland à Trotski, virent en lui un grand écrivain prolétarien : il aimait trop les voir se prendre dans leurs chaînes.

Ce n'est pas un libérateur qui écrit, mais un voyeur qui traque l'impuissance de l'homme à sortir de sa condition, la fange dans laquelle il s'enfonce, sa petite damnation. C'est un œil qui vrille les serrures, non un cœur qui compatit aux souffrances : si Céline le fait, c'est pour que la victime lui ouvre plus grand le sien, qu'il puisse voir plus profond dans sa misère.

Le pathétique le fait jouir, l'échec le grandit.

S'il a mimé littérairement le style des perdants, c'est pour s'imbiber de leur mouise : avec son avidité de vampire, il flaire le sang frais littéraire – le filon à boire. Et s'il a attaqué les gradés débitant en 1917 de la chair à canon et les colons d'Afrique exploitant le bois d'ébène dans le *Voyage*, c'est parce qu'il aime le sordide aussi chez les « gros ». Il s'épanouit dans ce qu'il exécère. Tout comme Marat, ce raté qui se mit à brailler comme les sans-culottes sous la Révolution afin de mieux dénoncer tout le monde, au nom de ce même peuple dont il usurpait l'accent. Ou Hébert, cet écrivain de troisième ordre qui reprit en 1790 un célèbre brûlot, *Le Père Duchesne*, et se mit à postillonner comme les tricoteuses, en parsemant ces écrits de « *Foutre !* », de « *!!!* » et « *...* » pré-céliniens, pour mieux expédier sous le « *rasoir national* » les ci-devant, les modérantistes puis les Girondins, exiger que le « *carrosse à trente-six portières* » (i.e. la charrette révolutionnaire) emmène tel ou tel ennemi « *à braver dans le sac* » ou « *essayer la cravate à Capet* », autant de trouvailles – quel grand styliste là aussi ! – censées accélérer leur décapitation.

Céline n'aime pas le peuple, non, et il n'est surtout pas un révolutionnaire. Il se contente de ventriloquer les pauvres pour faire entendre ses propres visions d'apocalypse. Qui en douterait se doit de lire *Mea culpa*, son remarquable « reportage » sur Leningrad, qui dessilla en 1937 les naïfs : on ne peut mieux dire l'échec du communisme, et la fatalité de l'esclavage. Aurait-il été russe que le petit peuple de Staline, plus que jamais pressuré, lui aurait fourni une excellente matière première littéraire.

Les naïfs avaient des excuses : l'écrivain est progressiste en France depuis Zola – le maître revendiqué du naturalisme célinien. Il veut donc forcément le bien des « petits », même quand il les connaît mal. Il n'est pas concevable qu'il veuille le contraire, comme Houellebecq aujourd'hui, il *faudrait* qu'il